



Les montagniers

I.



Ils l'appelaient la Grand-ourse ou la Dame et certains pensaient que c'était elle qui, chaque année, volait le soleil et l'emportait dans sa tanière pour y dormir bien au chaud avec l'astre radieux contre sa poitrine fourrée, comme une grosse tourte de miel calorifère, et qu'ainsi s'expliquait que l'hiver et le froid s'abattissent pour de si longs mois sur la vallée, et ils pensaient qu'elle ne rendait le disque radiateur qu'à la fin de son long somme, et qu'alors revenait la chaleur printanière, et ceux-là disaient qu'il fallait respecter la Grand-ourse au plus haut point, et accepter ses rapines de l'automne et du printemps sans la pourchasser et la meurtrir, à cause, sinon, qu'elle n'aurait jamais accepté, le moment venu, de restituer le soleil disparu.

[7]

2.

D'autres disaient qu'elle était la grand-mère des montagniers et ils contaient que jadis, pendant l'hiver, elle avait faonné deux oursons, un mâle et une femelle, qui étaient nés sans aucun poil, comme toujours les oursons, mais de taille beaucoup plus grande, comme celle d'un nourrisson, et qu'ils étaient restés glabres à mesure qu'ils grandissaient et qu'elle les élevait, et que, s'ils avaient d'abord marché à la manière des quadrupèdes, un jour, ils s'étaient dressés sur leurs deux pattes arrière, et qu'ils s'en étaient si bien trouvés qu'ils n'avaient plus jamais quitté cette position bipède, ce qui avait commencé à grandement inquiéter leur mère, puis qu'ils s'étaient mis à parler et qu'alors la grande ourse effrayée les avait chassés de la haute-vallée, et que le couple était venu s'installer dans la basse-vallée, et que ce frère et cette sœur étaient les ancêtres des montagniers, et ils donnaient pour preuve que le corps d'un ours en sa musculature, une fois démantelé, était exactement semblable à celui d'un humain, et ils disaient aussi que, pour cette raison de parenté, il ne fallait persécuter la Dame en aucune manière.



3.

D'autres encore s'opposaient et disaient que ce n'étaient là que boniments et sornettes de vieilles femmes, et c'étaient les montagniers parmi les plus jeunes, qui, plusieurs fois déjà, étaient allés dans la plaine, et avaient été mis en contact avec la nouvelle religion, de laquelle ils étaient devenus les fervents adeptes, de la révélation, ainsi qu'ils l'appelaient, de la véritable, de l'authentique religion, et ces néophytes invoquaient incessamment l'autorité de l'évêque, celui qui dirigeait le nouveau diocèse dans la plaine.



4.

Mais le loutier, qui était un chasseur hautement réputé et jadis officiellement attitré pour débusquer les bêtes fauves et les tuer, mais qui, depuis longtemps, s'était affranchi d'une telle charge, et que l'on voyait désormais vaguer librement dans toute la vallée, et qui était un homme sage, et, quoique d'aspect étrange et d'allure suspecte, ou peut-être justement pour ces raisons, fortement respecté, disait que ce n'était, en vérité, qu'une ourse adulte parvenue à l'optimum de sa maturité.



[9]



La Dame

I.

Ce fut un automne inhabituellement long et chaud, et c'était comme si l'été ne finirait jamais, comme si un été éternel advenait, et, durant le jour, le ciel semblait fait d'un gaz crémeux et bleu, et d'immenses bandes d'oiseaux migrateurs le traversaient à temps réguliers, et ils passaient par-dessus la vallée en direction du sud, et la vision de leur vol palpitant semblait tourmenter l'âme de l'ourse qui couinait alors irrésistiblement, et qui se mettait debout, et qui s'agitait impatiemment sur place, comme victime du mal des ardents, et qui, dans une amplitude étriquée, frappait le ciel de ses antérieurs griffus, comme si, par ce moyen, elle avait pu capturer un oiseau et le ramener contre son cœur, et durant la nuit, l'air était pur et froid, et le ciel était

[11]



splendiblement étoilé, avec les oiseaux migrateurs qui continuaient de voyager à la lumière stellaire, et, à l'aube, avec des bandes de brume générées par la respiration des arbres, qui couraient sur le hérisson de la canopée avant de se rassembler et de régner dans le gros espace vide au-dessus de la vallée, où, plus tard, elles se dissiperaient sous l'action attiédissante du soleil automnal.

2.



Puis il y eut une courte période de pluie et de brume, puis il y eut les premières gelées matinales et les feuilles des foyards rougirent, et celles des chênes roussirent, et celles des érables jaunirent, et ce fut comme si un vaste incendie s'était initié aux flancs de la vallée, mais sans qu'il y eût de fumée, si on omettait les bancs de brume dérivant au-dessus de la canopée, et l'ourse, ainsi que toutes les autres bêtes de la vallée, entendit provenir, de la limite supérieure de la sylvie, les bramelements des cerfs se préparant à lutter pour le rut, puis elle entendit le fracas des bois qui s'entrechoquaient résonner dans toute la vallée, et, en ces temps du raire, une violente odeur de musc envahit toute la sylvie et nul carnassier,



[12]



même une ourse adulte comme elle l'était, la Grand-ourse, ainsi que justement dénommée, se serait risqué là-haut, tellement grande était la fureur combative qui y régnait, et elle choisit de rester tranquillement dans son cantonnement sylvestre.

3.



Puis le temps froidit considérablement, quoiqu'il restât au beau fixe, et les feuilles churent, et il y eut de brusques et inexplicables accès de vent, et ces perflations soulevaient les feuilles sèches du sous-bois dans un bruit sec de grelot, et certaines fois, elles faisaient se lever un grand vol de pigeons migrateurs posés au sol pour la glandée, et c'était alors comme un grand drapeau de lin gris qui se déployait et claquait, ce qui effrayait l'ourse considérablement et lui faisait faire un écart brusque, voire même une brève galopade, puis l'air devint excessivement et comme anormalement bon porteur des sons, et l'ourse, en ses hauteurs sylvestres, entendit à la perfection tous les bruits qui montaient de la vallée.



[13]